

un
G-1371/1
ex. 1



UN CUL-DE-JATTE À LA VOIX DOLENTE.. (PAGE 441)

LE CULTE DES FONTAINES EN LIMOUSIN¹

ÉTUDES ET TABLEAUX,
PAR M. GASTON VUILLIER.

I

Les origines du culte des fontaines. — Chez les montagnards limousins. — Rites secrets dans une clairière. — Une Cour des Miracles. — Assemblée de pèlerins auprès d'une source sacrée.



ENFANT EN PROIE AU « MAL CHESTIN »
(CONSUMPTION).

Nous avons été amené, dans une précédente étude, à nous occuper du culte des fontaines en Limousin, car certains usages qui s'y rapportent se trouvaient étroitement liés à des pratiques de sorcellerie que nous révélions, mais nous avons effleuré à peine ce sujet².

En l'abordant aujourd'hui plus spécialement, il nous paraît superflu de donner la nomenclature des innombrables sources miraculeuses en faveur dans la contrée. Il est plus intéressant, il nous semble, de mettre en lumière les rites caractéristiques dont elles sont l'objet, de nous appliquer à en dégager le sens et de signaler des survivances qu'elles nous apportent de vieux cultes abolis.

L'adoration des fontaines et les pratiques qui l'accompagnent, nous font assister aujourd'hui encore aux plus naïves, aux plus ingénues et aux plus antiques cérémonies célébrées par les hommes.

Tous les ans, et depuis presque les origines de l'humanité, d'après le Coran, des milliers de Musulmans montent tête nue, pieds nus et le corps presque nu, au Djebel Arafâ près de la Mecque, après avoir tourné autour de la Kaaba, et bu les eaux du Zem-Zem (ou Zam-Zam), la fontaine sacrée. Cet acte religieux, en les purifiant, les sacre *hadji*, titre de noblesse de la plus grande valeur.

1. Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après nature par M. G. Vuillier.

2. Voir le *Tour du Monde*, 1899, livraisons 43, 44, 45, p. 505-540.

Rappelons qu'en France le pèlerinage aux fontaines de Lourdes (culte récent) attire chaque année plusieurs centaines de mille de visiteurs.

A chaque pas, jusque dans les lieux les plus obscurs, les hameaux les plus retirés, les vieilles traditions s'évoquent.

La source qui suinte en perles de cristal à travers la mousse, la mare sans murmures et sans frissons, l'eau qui mystérieusement s'égoutte de la fente du rocher, le torrent capricieux, le fleuve, la nappe sereine étalant son clair miroir, parlent toujours le langage poétique et sacré des premiers âges et ne cessent d'évoquer le souvenir des divinités païennes.

Aux origines de l'humanité, le culte religieux, comme on le sait, s'adressait aux forces de la nature divinisées par les Primitifs. La piété des croyants s'exerçait devant les choses où résidait pour eux la puissance divine, les arbres, les sommets frappés souvent par la foudre, les sombres aérolithes tombés du ciel, le feu, le vent, les fontaines, les rivières et les fleuves. C'était la religion primitive, dite de « l'âme du monde » ou de « l'âme universelle » des antiques Sabéens. Ce fut celle d'Abraham.

Le sabéisme, d'ailleurs, a formé le fond de la religion des Chaldéens, des Égyptiens, des Grecs, des

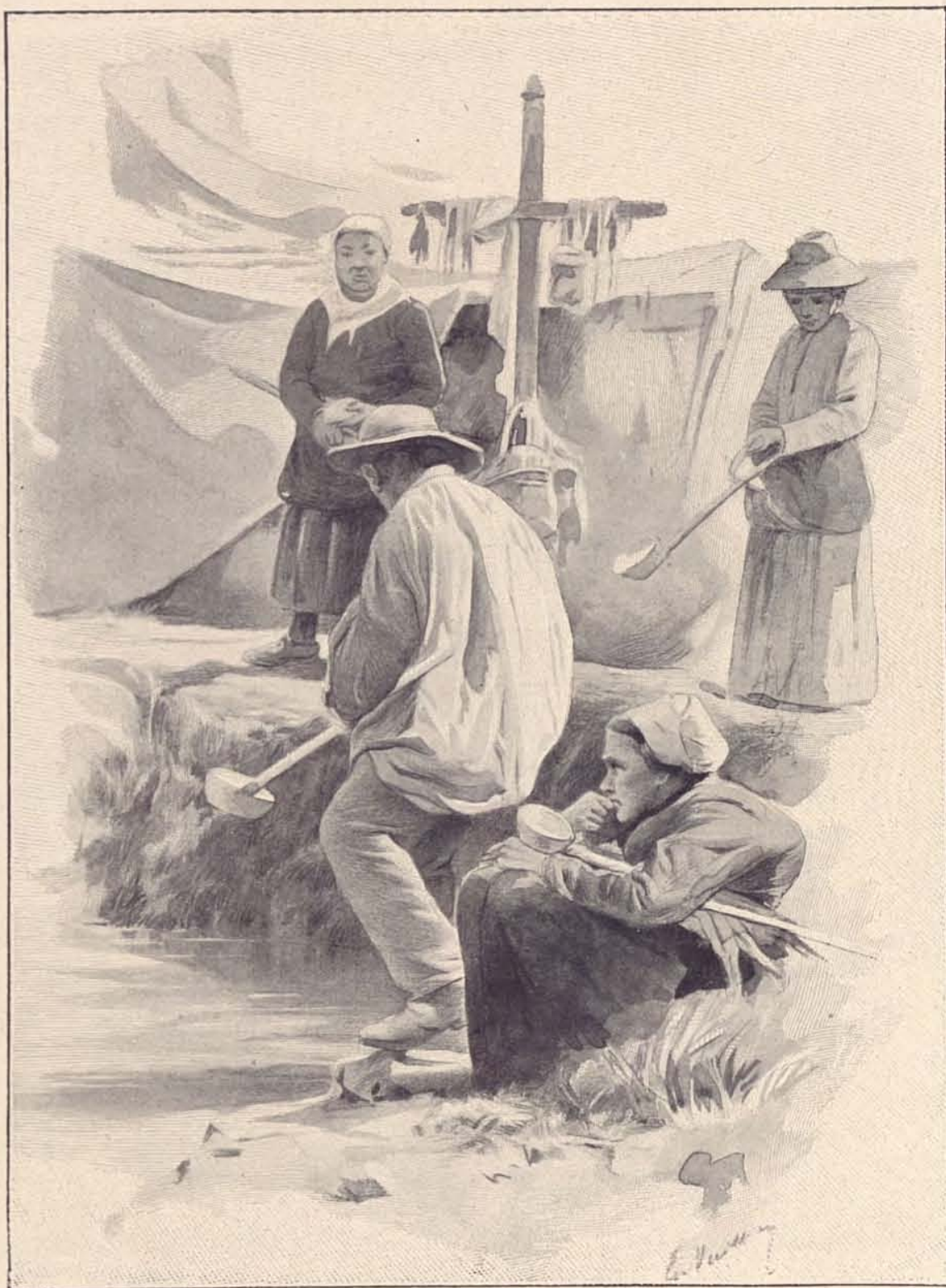
Romains, des Indiens, des Germains, des Celtes et des Scandinaves pour ne citer que les principaux peuples qui s'y sont livrés.

Mais les eaux furent surtout l'objet d'un culte fervent, car les sources sulfureuses, ferrugineuses, salées, intermittentes ou inflammables, s'échappant des entrailles de la terre, avaient dû frapper vivement l'imagination des premiers hommes.

C'est en Egypte que Thalès aurait puisé ses dogmes cosmogoniques sur la divinité de l'eau qui passait pour le premier principe de toutes choses. Le dogme ne fut point oublié, et Pindare pouvait s'écrier un jour : « L'eau est ce qu'il y a de plus grand ! »

Dès l'origine des âges historiques, les Aryens d'Asie rendaient un véritable culte aux fontaines et leur offraient des sacrifices. Pour eux, l'eau purifiait les hommes, équilibrait leurs passions et calmait les « désirs déréglés ». Ne nous étonnons point dès lors de retrouver chez nous, leurs arrière-descendants, l'antique adoration des sources.

D'ailleurs, de tout temps, la transparence de l'eau fut le symbole de la pureté morale. Dans la poésie de tous



AUPRÈS DE LA SOURCE DE SAINT-ÉLOI (PAGE 440).

les peuples, l'innocence est comparée au clair regard des fontaines. Les Hellènes, dont l'imagination avait peuplé les montagnes et les forêts de divinités agrestes, célébrèrent le rôle bienfaisant et divin de l'eau en bâtissant un temple ou *nymphæum* et en érigeant des groupes représentant le chœur des muses et des

naïades ou « vierges des fontaines » auprès des sources qu'ils qualifiaient souvent « d'éternelles » (*perennes*). A côté de ces figures gracieuses, ils se plaisaient à placer les masques bizarres de Pan, de Sylvain, des Satyres et du vieux Silène. La poésie grecque, si féconde en fictions charmantes, nous montre ces nymphes rieuses se plaisant aux chœurs de danse, habitant des grottes humides où jaillissent des sources. Elles allaient, couronnées de perles, vêtues du peplos dorique ou du diploidion, ornées de bandelettes et de fleurs.

Dans l'antiquité, chaque endroit était supposé avoir son génie propre, c'était le *genius loci*, le génie du lieu. En quelques pays, si les souvenirs de mes lectures sont fidèles, ce génie revêtait la forme d'un serpent. Ailleurs, on admettait l'existence d'un génie masculin et d'un génie féminin. C'était en outre une idée fort répandue, même parmi les Grecs, qu'à midi et à minuit des génies *irrités* parcouraient les champs et les bois. Cette croyance se rencontrait aussi chez les Gaulois. Les Chinois ont encore des génies qui président aux bois, à la mer, aux fleuves et aux fontaines.

Lorsque le christianisme vint remplacer dans le monde aryen le polythéisme gréco-romain, le culte des fontaines persista. Dans la Gaule, il formait la base de la religion populaire. Nous le retrouvons dans la société mixte du moyen âge, issue des Romains et des barbares, en dépit des proscriptions sévères dont il est fréquemment l'objet.

Car, pour hâter le triomphe de la nouvelle doctrine, on eut recours aux menaces, à la violence même.

L'Église poursuivit de ses anathèmes le paganisme rural qui survivait au polythéisme officiel, c'est-à-dire les pèlerinages dont les fontaines, les pierres, les arbres, consacrés par le culte celtique, continuaient à être l'objet. En vain les conciles d'Arles, de Tours, d'Auxerre, de Nantes, de Tolède, un édit de Carloman et des capitulaires de Charlemagne, sans compter nombre d'autres prohibitions, fulminèrent contre le culte des eaux. Le christianisme fut impuissant, et les fontaines adoptées peu à peu par la religion catholique qui ne pouvait les supprimer, furent placées sous le vocable de divers saints.

Des traces matérielles de cette lente substitution du culte catholique au culte païen existent encore : aux sources du Céphise, en Béotie, on voit se dresser côte à côte deux nymphées grecques aux colonnes élégantes et les constructions massives d'une chapelle du moyen âge. Et partout, jusque dans les sources solitaires des bois que le culte païen avait consacrées, le christianisme, ne pouvant abolir la vénération des vieux ancêtres, en prit possession et la sanctifia.

Alors interviennent les saints, armés de mystérieux pouvoirs, les légendes s'accréditent... Au temps des rois de Bretagne, ceux du pays auraient fait jaillir des fontaines d'eau douce en de pauvres régions où n'avaient jamais coulé que des eaux amères. Les traditions limousines donnent également la faculté à un certain nombre de saints d'avoir fait surgir miraculeusement des sources sous leurs pas, sous leur bâton, sous les sabots de leurs montures ou de celles qui transportaient des reliques. Des légendes veulent aussi que les cloches tombant de leurs campaniles aient sanctifié l'eau. D'autres sources auraient acquis des vertus par le simple lavage d'une statue de saint dans leurs eaux. Mais nombre de fontaines ont échappé à ces légendes



FEMMES DE LA HAUTE-VIENNE (PAGE 441).

pieuses et celles-ci sont demeurées païennes, le clergé ne prend aucune part aux rites populaires qui célèbrent leurs bienfaits, rites auxquels la piété des foules a voulu cependant mêler les formules du catholicisme, car, ainsi que le dit Renan, les moines écrivaient l'histoire des saints, mais le peuple les faisait.

On le voit, les eaux, de tout temps, ont grandement parlé à l'imagination des peuples. « Les Arabes, les Espagnols, les montagnards de France, et nombre d'hommes de toutes races et de tous climats ont vu dans les fontaines « des yeux » par lesquels les êtres enfermés dans les flancs ténébreux de la roche venaient un moment contempler le ciel et les fleurs¹. »

Chez les Égyptiens, l'eau du Nil passait pour être le premier agent de la génération. D'après eux, tout jusqu'aux hommes était sorti de ce fleuve chauffé par le soleil. Les Dieux eux-mêmes, disaient-ils, étaient nés du Nil.

La mer donna naissance au bon Nérée « dont les eaux au cristal fidèle, dit Hésiode, ne mentirent jamais ». De Nérée et de Doris son épouse naquirent les Néréides qui habitent la mer et les Nymphes qui président aux rivières et aux fontaines.

Le taureau céleste, imaginé si souvent par les Persans, était dépositaire du principe humide qu'il communiquait à la lune, et les Hyades, qui sont sur son front, étaient regardées comme les causes des pluies.

Certains auteurs anciens, dit Dupuis, dans l'*Origine des Cultes*, ont donné à l'eau une action plus universelle que celle des autres éléments. Suivant eux elle commande à tous les autres. L'eau tempère la nature de l'atmosphère, fertilise la terre, l'imprègne de vapeurs et de rosée ; l'eau monte vers le ciel et en redescend sur la terre, où elle entretient la végétation des plantes, des arbres et des moissons. Cette circulation de l'eau, qui se suspend sur nos têtes en nuages, qui se condense ou se raréfie dans l'air où elle entretient une fraîcheur salubre, et qui ensuite se résout en pluies, a pu offrir dans les allégories anciennes le sujet de bien des métamorphoses de cet élément unique.

Dans le *Rigvéda* et dans l'*Avesta*, les eaux sont encore évoquées. Elles y sont qualifiées de mères, de

divines, on dit qu'elles renferment l'ambrosie et tous les remèdes salutaires ; on leur demande non seulement la santé du corps, mais la purification de l'âme.

Nous avons subi nous-mêmes l'étrange fascination de l'eau. Des jours heureux se sont écoulés pour nous auprès d'étangs ensommeillés et de sources solitaires qui, doucement, murmurent sous les feuilles. Que de fois nos rêves ont flotté avec les brumes du matin sur l'eau dormante ! Longuement nous nous sommes attardé devant le cristal liquide filtrant en perles sonores dans un nid de mousse et devant le fluide clair de l'eau glissant sur un sable d'or où les cailloux reluisaient comme des pierreries. Auprès des sources nous nous sommes réfugié en des heures pénibles et, dans la paix des solitudes, à la mélodie caressante des ruisseaux, nos tourments se sont apaisés. C'est pourquoi le culte des fontaines, en ce Limousin dont nous avons toujours éprouvé le charme, est devenu pour nous l'objet d'une attachante étude.

Abandonnant les considérations générales sur le grand passé de ce culte, nous allons maintenant prendre le bâton du voyageur. Nous irons, à travers ce vieux pays, nous asseoir au bord des sources, nous mêlant à la foule fervente qui vient adorer l'eau, comme aux temps primitifs.

...Vers la haute Corrèze, je m'étais retrouvé un soir devant l'étrange ville d'Uzerche dardant vers le ciel les silhouettes rigides de son église fortifiée et de ses tours féodales qu'enserrent des murailles qu'on dirait faites de blocs de fer. De nouveau



ORAIISON DEVANT LA FONTAINE

1. E. Reclus.

mes yeux suivaient le cours de la Vézère dont les flots ceignent la ville d'une grande écharpe de clartés. Des années s'étaient écoulées depuis l'heure où ce décor de légende m'était apparu pour la première fois. Le spectacle était le même, les silhouettes pareilles ; comme aujourd'hui, la rivière, lentement, serpentait dans la brume qui voilait les profondeurs de la vallée. Moi seul étais changé...

Le lendemain, bien avant le jour, une voiture m'emporta vers la forêt de Benayes où a lieu, le 24 juin, un pèlerinage à la fontaine sacrée de Saint-Éloi, du bon forgeron, *del boun faoure*, comme on dit en patois limousin.

Dans un paysage sans grand caractère, mais charmant on allait dans le mystère, entrevoyant des bois, des pâturages, des hauteurs poudrées de brume succédant à des hauteurs. Puis, dans un bas-fond, un étang qui sommeillait reflétait une sombre châtaigneraie et les lueurs indécises du ciel.

Lorsque, sur une colline, se montra le bourg de Masseret, l'aube naissait et la route, jusque là solitaire, commençait à s'animer. Dans la pâle lumière, au loin, derrière nous, arrivaient des carrioles chargées de pèlerins.

Des femmes en coiffe blanche, des hommes vêtus de bure, par toutes les voies transversales affluaient, pressant le pas. La plupart venaient de très loin ; beaucoup, surtout parmi les piétons, avaient quitté leur village dès la veille, et, après avoir voyagé toute la nuit courbés sur leur bâton, ils oubliaient leur fatigue maintenant et redressaient la tête en approchant du but.

A l'aube nous traversons une forêt et nous quittons la route pour nous enfoncer dans un sentier si étroit que l'attelage a peine à s'y frayer passage.

Quelques instants après nous débouchions dans une clairière. Ce n'est plus la nuit et ce n'est point le jour encore ; dans l'ombre transparente qui baigne la forêt, les futaies, colonnades infinies, montent. Par instants, dans les hautes branches, des harmonies douces comme des souffles s'éveillent et sous nos pas des essences subtiles s'exhalent des herbes humides.

Le monde végétal, depuis le brin d'herbe et les floraisons sauvages jusqu'à l'arbre puissant, se recueille, rêve peut-être en attendant le jour.

J'écarte doucement les feuilles.

Une pâleur divine filtre du ciel qui maintenant s'éclaire, et, çà et là, des êtres silencieux lentement vaguent autour de la fontaine sacrée, dont la nappe luit faiblement au milieu de la clairière. Devant moi sont les *roumius* ou romiers, comme on les nommait au moyen âge. Devançant les autres pèlerins, car déjà ils étaient là tout à l'heure, dans la nuit presque, ils évitent la foule profane, de peur d'être troublés en leurs rites secrets. Et il me semble voir l'ombre des vieux druides livrés à des cérémonies mystiques au fond de leurs forêts pleines de prodiges et de pratiques surnaturelles.

Les roumius pour la plupart arrivent de très loin, leurs vêtements sont couverts de poussière, ils ont effectué le voyage, selon leur vœu constant, à pied et sans stationner aux auberges du chemin. Venus là par procuration, c'est-à-dire rémunérés par des malades qui les envoient, ils accomplissent en leur faveur les rites sacrés.

Çà et là, dans les branches basses des hêtres et des chênes, des harnais, des licols, des bâts sont suspendus. Ce sont les *ex-voto* que des pèlerins apportèrent autour de la source en pieux témoignage de guérisons d'animaux dues à l'eau miraculeuse, car si elle est souveraine pour les hommes, elle est bienfaisante pour les bêtes.

Mais en quel état de misère et de décrépitude sont ces objets ! On voit bien que l'usage de ces offrandes naïves va se perdant.

Nous avons vu, dans notre précédente étude sur les magiciens et les sorciers, les parents d'un enfant malade consulter autour du berceau des chandelles allumées, dont chacune était baptisée du nom d'un saint. La première qui s'est éteinte a signalé la fontaine à laquelle l'enfant devait être voué. Nous avons vu



L'EAU SAINTE.

la sorcière avoir recours aux charbons ardents pour indiquer aussi le pèlerinage qui doit guérir. L'enfant ne pouvant supporter les fatigues du voyage, on a chargé un roumiu de s'y rendre à sa place. Voici devant nous ces pieux messagers venus de villes, de villages, de hameaux ou de fermes isolées et lointaines, non seulement pour des enfants, mais pour des malades de tout âge et de toute condition.

Il est absolument prescrit, en ces rites, que les femmes soient représentées par des veuves et les hommes par des veufs, et souvent pendant neuf jours, à chacune des fontaines désignées par la sorcière ; car la vertu d'une seule fontaine sacrée ne suffit pas toujours pour opérer la guérison, il faut aller en pèlerinage ou envoyer un représentant à deux, à trois même parfois. Quant à l'ablution, elle doit être faite une fois seulement pour chaque malade et sous forme descendante, jamais ascendante. Lorsque l'ablution a lieu à l'aide d'eau de la source sainte rapportée par l'envoyé, la tradition veut qu'on jette au feu celle qui n'a pu être utilisée.

En certaines régions qui ont aussi conservé les vieux usages, pour connaître quel saint on doit implorer pour telle ou telle maladie ou, suivant l'expression populaire, pour connaître le saint *dont on est malade*, car il est des saints qui vous en veulent, qui sont les auteurs du mal dont vous souffrez, on n'a pas recours à la consultation de la braise comme en Limousin.

Sous le jet d'une fontaine on place des feuilles de lierre sur chacune desquelles est tracé le nom d'un saint, et la façon dont elles se comportent indique « celui dont on est malade ».

Beaucoup de pratiques, en Limousin et ailleurs, sont déterminées tout simplement par une analogie de la maladie avec le nom du saint : Saint Eutrope (*San Estropi*, en patois limousin) guérit les estropiés, il était estropié lui-même. Saint Cloud soulage des clous ou furoncles ; saint Aignan guérit la teigne, sainte

Claire : le mal d'yeux, saint Genou : la goutte, saint Quentin : la toux, saint René : les maux de reins. Cette même analogie guide également ailleurs la ferveur : ainsi dans les environs de Fatouville existent des lieux de Pardon. Là, saint Pati guérit les enfants qui pâtiissent, c'est-à-dire les rachitiques ; saint Alexis guérit les enfants qui mangent de la terre ; saint Eutrope guérit ici les hydropisies ; saint Courant-Bruyère délivre des insomnies. Les noms de plusieurs de ces saints créés par le peuple offrent une analogie, dans le patois du pays, avec la maladie qu'ils doivent soulager. Saint Pati était encore fréquenté il y a quelques années.

Revenons à nos roumius. Ils ont quitté leurs chaussures et, pieds nus, avec lenteur, ils font par trois fois le tour de la fontaine, le chapelet aux doigts, murmurant je ne sais quelles prières. Puis, dévotement, ils s'approchent de la source pour tremper leurs lèvres dans l'eau sainte.

Dans les pratiques de sorcellerie, aussi bien que dans les rites du culte des fontaines, le nombre trois revient toujours. Ce nombre fut sans doute sacré longtemps avant la découverte des propriétés du triangle, bien qu'il soit prouvé que le triangle était déjà connu *dès l'âge de la pierre polie*. Ce caractère sacré lui vient-il de l'idée de la trinité ? Cette trinité, j'entends celle des premiers peuples, a-t-elle voulu symboliser la terre, le soleil et l'eau ? Ou bien les phases de la lune ? Les trinités féminines sont-elles aussi anciennes que les masculines, ou plus, ou



JEUNE FILLE PRÉCÉDANT LA PROCESSION AUTOUR DE LA FONTAINE (PAGE 442).

moins ? L'idée trinitaire appliquée à la divinité est-elle une induction tirée de *l'âme humaine* que des peuples tout à fait sauvages considèrent souvent comme triple ? Ils admettent, en effet, une âme indivisible qui guide et conduit le corps, une âme *lummeuse* qui est l'image reflétée *par l'eau*, et l'âme *noire* qui est



LES PÉLERINS FIRENT PAR TROIS FOIS LE TOUR DE LA FONTAINE, SELON LE RITE SACRÉ (PAGE 41).

l'ombre. Problèmes qu'on ne peut résoudre, leurs éléments se trouvant confinés dans l'obscurité des âges.

Par trois fois les roumuis venaient donc de faire le tour de la fontaine sacrée et par trois fois aussi ils y avaient trempé leurs lèvres.

Quelques-uns lavaient ensuite leurs mains qu'ils n'essuyaient pas, mais qu'ils laissaient sécher, pour rendre sans doute le contact de l'eau plus efficace, en tenant les bras étendus et les doigts écartés comme s'ils étaient crucifiés. D'autres lavaient leurs jambes mises à nu, leurs yeux ou quelque partie secrète de leur corps. Et je remarquais que leurs ablutions étaient toujours descendantes, jamais ascendantes, formule indispensable du rite, comme nous venons de le voir.

Les membres qu'ils soumettaient à ces ablutions correspondaient aux membres malades de ceux pour lesquels ils étaient venus au pèlerinage. D'après la croyance, cette ablution doit guérir l'infirmité lointaine ou tout au moins la soulager notablement.

Il en est qui tiraient de leur besace des linges maculés, provenant de leurs mandataires, qu'ils exposaient simplement devant la source, ou qui suspendaient des loques souillées, de petits bonnets d'enfants, des langes, à une grande croix de bois érigée tout auprès. Puis, à l'aide de leurs couteaux, ils détachaient des esquilles de la croix, les baisaient dévotement et les plaçaient dans des sachets qu'ils portaient au cou ou dans un coin de leur mouchoir qu'ils nouaient avec soin. La plupart jetaient ensuite quelque menue monnaie dans la source, souvenir, sans doute inconscient, des anciennes offrandes propitiatoires.

L'exposition de *mumies*, c'est-à-dire de linges maculés par le sang et la suppuration d'une plaie, faite par les roumuis devant la fontaine sacrée, a quelque rapport avec l'emploi de la poudre de sympathie dont la vogue fut immense jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Cette poudre guérissait les blessures par sa simple application sur les linges qui avaient servi à les panser. Madame de Sévigné, dans plusieurs de ses lettres, déclare avoir été merveilleusement guérie d'une plaie à la jambe par ce procédé. Le colonel de Rochas, dans son remarquable ouvrage, *L'extériorisation de la sensibilité*, consacre à la poudre de sympathie un chapitre des plus intéressants.

L'exposition de *mumies*, faite par les roumuis, pourrait également se rapporter un peu à la « guérison magnétique des plaies par la transplantation » dont il est traité dans le même ouvrage. S'il est démontré qu'une maladie peut être enlevée à un corps humain pour être communiquée à une plante, à un arbre ou à un animal quelconque, par l'approche ou le contact d'une *mumie*, nous pourrions admettre, en faisant toutefois intervenir la suggestion, que l'eau des fontaines sacrées guérit le malade lointain en s'appropriant les principes morbifiques de la *mumie* qui, désormais, suivront le fil de l'eau.

Mais le crépuscule du matin s'enfuyait ; de nombreuses carrioles arrivaient, suivies du peuple bruyant des piétons et des cavaliers. Les pèlerins de mystère, les roumuis, disparurent un à un comme des ombres, dans les profondeurs de la forêt.

Et tandis que les nouveaux arrivés dételèrent sous le couvert, attachaient leurs chevaux ou leurs ânes aux arbres d'alentour, en plaçant devant eux une bonne provende ; que quelques marchands, venus dans des roulottes, installaient des baraques, alignaient des bancs, enfonçaient des pieux, clouaient et tapaient de tous côtés, une procession étrange s'avança. C'étaient

des estropiés, des malheureux montrant un moignon hideux, un bras de squelette recouvert d'une peau luisante, des femmes bossues, cagneuses, tortes, boiteuses, vêtues de loques, des culs-de-jatte rampant sur le sol. Bientôt, tout ce monde d'infirmités et de loqueteux se rangea autour de la fontaine.



LA CROIX DE BENAYES AVEC DES OBJETS SUSPENDUS.



... LES PAUVRES ESTROPIÉS SE MIRENT TOUS À GEINDRE LAMENTABLEMENT.

Sous les reflets vaporeux du soleil la lumière allait grandissant ; maintenant elle effleurait les cimes et faisait entrevoir les splendeurs de la forêt. Il sembla alors qu'une ébauche bizarre, surgie de la pénombre, affirmait à mesure ses formes et ses contours. Il sembla que des êtres fantastiques, entrevus en rêve, se coloraient, s'animaient et se prenaient à vivre.

Cependant la foule envahissait la clairière et s'approchait de la fontaine. Les pauvres estropiés, aussitôt, se prirent tous à geindre lamentablement et plongeant dans la source des sébiles d'étain, terminées par de longs manches, ils offrirent l'eau aux arrivants.

Ceux-ci, pour la plupart gens de condition modeste, étaient vêtus de bure limousine ou de blouses, avec le chapeau mou des Auvergnats sur la tête. Les femmes portaient la traditionnelle *paillole*, chapeau de paille orné de bandes de velours noir, dont l'usage va se perdant dans la Corrèze. D'autres, venues de la Haute-Vienne toute voisine, de Saint-Germain-les-Belles, de Magnac-Bourg, de Mauzac et de tant d'autres villages ou hameaux limitrophes, étaient coiffées du *barbichet*, sorte de coiffure en mousseline blanche dont les pans retombent sur les épaules et flottent comme de grandes ailes.

A l'exemple des roumies, les nouveaux pèlerins se prirent, selon le rite, à faire par trois fois le tour de la fontaine, puis ils s'approchèrent des mendiants et, sortant des fioles de leurs poches, les firent remplir à l'aide des sébiles dont nous avons parlé. Quelques sous tombèrent ensuite dans les mains tendues et sur les grabats où plusieurs miséreux étaient accroupis.

Je m'étais mêlé à la foule qui se pressait aux abords de la fontaine. Un cul-de-jatte, les jambes desséchées croisées sur un vieux tapis, les bras sur la poitrine, le chapelet aux doigts, les yeux au ciel, élevait de temps à autre une plainte dolente, et sa voix, plus lamentable, dominait le murmure plaintif de la cohue.

« J'avais deux frères, ils sont morts, s'écriait-il ; je n'ai plus de soutien en ce monde ; que la sainte volonté de Dieu soit faite !... » Puis il se signait, poussait un grand soupir et reprenait après une pause : « Pensez souvent au dernier jour, vous qui venez ici. Le malheureux qui vous implore priera bien le bon Dieu pour vous ! »

Et les pèlerins, les femmes en plus grand nombre, se signaient dévotement, puis à longs traits s'abreuvaient par trois fois, en prenant l'eau dans le creux de leurs mains, emplissaient des fioles qu'elles glissaient

dans leurs poches, sous leurs tabliers, et lavaient leurs visages. Vêtues de noir, la tête ainsi voilée de vaporeuse neige, on eût dit des théories de béguines égarées dans une cérémonie païenne. Et toujours revenait le nombre cabalistique, car les femmes, après avoir fait leurs ablutions et avoir bu à trois reprises consécutives, se prenaient comme les autres à décrire aussi par trois fois, en leur marche lente, un circuit autour de la fontaine.

Une jeune fille les précédait, de beau visage, d'aspect modeste. Elle allait, les yeux à demi-clos, comme pénétrée de la gravité religieuse du rite qu'elle accomplissait. Douce et gracieuse apparition au milieu de la forêt obscure, près des visages rudes et des corps difformes, dans cette clairière qu'une lumière diffuse baignait. Murmurant tout bas des prières, égrenant le chapelet dans ses mains fines, elle allait, et les grandes ailes de sa coiffe, plus blanche que la marguerite des prairies, très doucement palpaient. A sa suite, des femmes et des hommes faisaient les mêmes muettes prières, comme elle égreuaient un chapelet.

Les mendiants, de temps à autre, reprenaient leurs lamentations, les uns d'une voix nasillarde, les autres d'une voix de fausset, les autres enfin sur un mode grave, et le cul-de-jatte à barbe grise continuait à gémir par intervalles et à jeter au vent ses invocations de misère. Et toujours les coups de marteau retentissaient sur les baraques dressées en hâte. Le pétilllement de grands feux allumés, des roulements lointains de carrioles, une grande rumeur de foule, emplissaient la forêt. Sans cesse de nouveaux pèlerins survenaient. Par instants, des relents de cuisine champêtre arrivaient jusqu'à nous, de grandes fumées montant dans les branches redescendaient en écharpes bleuâtres vers la fontaine, flottaient un instant et s'évanouissaient. Puis un âne commença à braire et tous (ils étaient en grand nombre) l'imitèrent, et ces braiements assourdissants se répercutaient longuement à travers les chênes. Rappel bizarre de la vie familière devant cette évocation mystique des rites du passé...

Humble et fruste est la fontaine que seule la tradition populaire sanctifia, car jamais un édicule pieux ne s'éleva auprès d'elle et aucune image bénie ne se mira dans son flot bienfaisant. Echappée d'un talus herbeux, elle forme un petit bassin circulaire au milieu de la clairière et s'enfuit avec un doux murmure sous les feuilles. Son origine est pourtant sacrée. La tradition veut qu'elle ait jailli sur le vœu de saint Éloi, dans une halte qu'il fit en ce lieu. Dès ce jour, elle porta son nom. Une croix de bois, élevée tout auprès par des mains inconnues, vient pieusement remplacer, de temps à autre, celle que les pèlerins émiettent avec leurs couteaux

pour en conserver des fragments qui les préserveront, selon leur croyance, de maladies diverses, du tonnerre et de la morsure des chiens enragés. Et, couvertes de mousse et de lichen, les vieilles croix brisées gisent sur le sol; elles portent encore des lambeaux d'étoffes, vestiges d'ex-voto que le peuple, par respect, évite de fouler.

Maintenant les tentes sont dressées et les préparatifs terminés. Sous la tente la plus voisine de la source, la piété des pèlerins fait brûler de toutes petites chandelles devant une grossière statuette de bois érigée sur une large table faite de mauvaises planches recouvertes de sable humide ramassé dans le chemin, car il avait plu la nuit précédente. Les cierges fournis par le propriétaire de la chapelle improvisée coûtent chacun deux sous. Les pèlerins les piquent dans le sable devant la statuette et se tiennent ensuite devant elle, debout et en prière, le rosaire aux doigts. C'est, dit-on, l'image de saint Jean, dont la fête tombe ce jour même. Ainsi, tout en suivant le rite sacré auprès de la fontaine de saint Éloi, le bon forgeron, on peut satisfaire sa piété devant le saint du jour. Quelques femmes, après avoir terminé leurs oraisons devant la statuette, la prennent dans leurs mains et la baisent avec transport. Puis elles la remettent en place et se munissent de quelques bouts de rubans verts, blancs et bleus mis à la disposition des fidèles. Ces rubans seront



EN ROUTE POUR LA FONTAINE... (PAGE 444).

attachés comme amulette aux lits ou aux rideaux, et en cas de maladie, de rhumatismes par exemple, ils serviront à lier le membre malade. Il est à présumer que l'usage de ces chandelles allumées est un reste de l'ancien culte païen, maintes fois interdit. Des capitulaires de Charlemagne proscrirent l'usage de placer des



LES CUISINES ÉTAIENT INSTALLÉES EN PLEIN VENT.

chandelles allumées auprès des arbres et des fontaines auxquelles on rendait un culte superstitieux. Le saint apporté auprès de la source fut probablement un prétexte pour dissimuler le véritable culte qui s'adressait à la fontaine, et cet usage, dont l'origine a été oubliée, doit s'être perpétué par simple habitude! Le prétendu saint Jean de Benayes, en effet, n'avait aucun des attributs de cet apôtre, et pouvait prendre le nom de tout autre personnage sacré et être utilisé comme tel selon la circonstance.

Les autres baraques n'offraient aucun élément à la piété des pèlerins, c'étaient des étalages de menus objets de mercerie, des tourniquets et des boutiques de pâtisserie à l'usage des campagnards. Quelques marchands vendaient spécialement des faux, des faucilles et des pierres à aiguiser.

Par endroits c'étaient des amoncellements de cerises et pour quelques centimes les enfants en emplissaient leurs tabliers.

De nombreuses cuisines s'étaient installées en plein vent dans la clairière ou sous l'épais couvert de la forêt. A des barres transversales soutenues par des pieux, s'accrochaient de lourdes marmites de fonte et des chaudrons, d'où s'exhalait une odeur appétissante, c'étaient le veau aux carottes et le macaroni au gras, plats traditionnels en Limousin, qui mijotaient dans ces vastes récipients au-dessus d'un feu de bois vert. Et de toutes parts avec les pétilllements du feu on entend rissoler et frire, tandis que les ânes de loin en loin se prennent à braire, dominant tous les autres bruits et que les spirales de fumée bleuâtre s'élèvent dans les branches et s'irisent au soleil.

Et la foule s'arrêtait devant les boutiques, jouait au tourniquet, mangeait des cerises, marchandait des faux et des faucilles en essayant du pouce le tranchant. Des tables étaient dressées sous le feuillage, recouvertes de nappes bien blanches, avec les assiettes, les verres et les bouteilles de vin rouge alignées. Pour asseoir les convives on avait préparé des bancs rustiques et de grosses pierres roulées, capitonnées de mousse ou recouvertes tout exprès d'une litière de feuilles d'aulne. Contre un tronc d'arbre, une barrique pleine, surmontée d'un arceau de feuillage, attendait la clientèle. Et à travers le murmure des voix, les appels, le pétilllement du bois vert, le bruit de la vaisselle remuée, la plainte du cul-de-jatte s'élevait de temps à autre, à travers le tumulte. Il remerciait quelque pèlerin de sa générosité ou répétait ses lamentables et éternelles confidences sur son passé malheureux.

Parfois à travers la foule grouillante une échappée subite me laissait voir, au milieu de la clairière, les théories de femmes vêtues de noir, la tête couverte de la grande coiffe blanche, toujours suivant par trois fois, en leur marche silencieuse et lente, le tour de la fontaine. Et ce rite mystique, grave, muet et comme éternel, au milieu de la bruyante cohue, surprenait comme une vision d'un autre âge.

Cependant midi approchait, les ablutions et les lavages dans la fontaine sacrée devenaient plus rares, seule quelque femme se mettait en prière devant la source ou en faisait isolément le tour. On n'entendait plus les voix lamentables des pauvres.

Alors vint le tour des animaux qu'on mena boire à la fontaine sacrée pour les guérir de maux présents ou les préserver des maux à venir. On voyait ça et là quelques maigres haridelles atteintes probablement de maladie. On les faisait simplement boire à la source sans rite spécial. Beaucoup n'amenaient point leurs bêtes, bien portantes sans doute ; ils venaient puiser l'eau dans de grands seaux qu'ils plaçaient devant elles, sous l'arbre où elles étaient attachées. Mais aucun des visiteurs ne suspendit de bât ou de licol aux branches, la coutume de ces étranges *ex-voto* se pratique peu, il semble ; peut-être l'offrande se fait-elle en secret.

La cérémonie, à laquelle n'avait paru aucun prêtre, mais que la foi des paysans seule célébrait, étant terminée ; je partageai sur une table fruste le déjeuner des pèlerins. Dans l'après-midi et de bonne heure les marchands démontèrent leurs étalages, rangèrent leurs marchandises, les roulottes reprirent leur personnel et les bêtes traînèrent le tout à travers les ornières du sentier. Chaque pèlerin attela sa carriole, enfourcha sa monture, ou reprit son bâton, la foule s'écoula, un à un les pauvres estropiés s'en allèrent, la clairière devint déserte.

Je me trouvai seul auprès de la fontaine. Le sol était piétiné, l'herbe flétrie, les eaux troublées, mais dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Sur la lisière de la vieille forêt devenue solitaire, je rencontrai, dans le sentier, la jeune fille à la grande coiffe blanche qui précédait les femmes en leur rite.

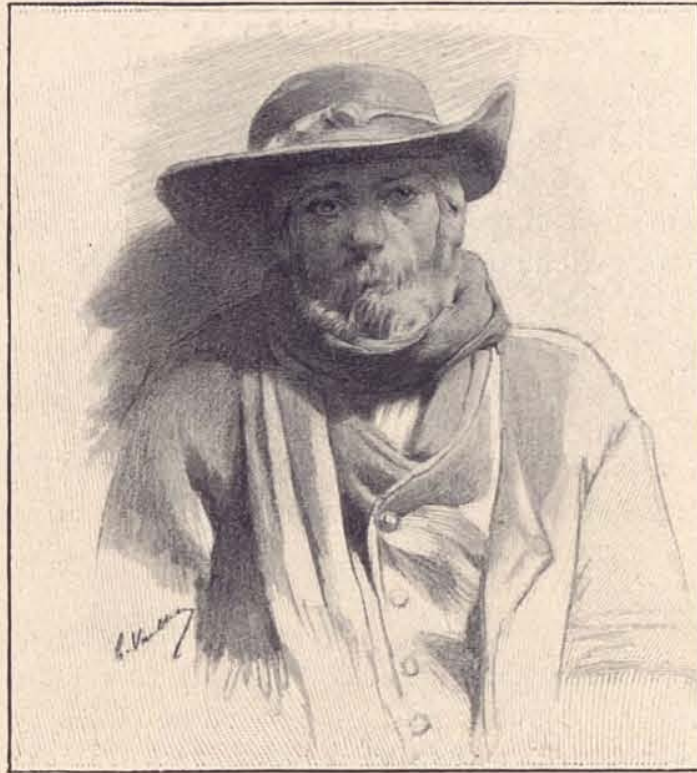
« Excusez-moi, lui dis-je, de vous aborder et permettez-moi de vous demander dans quel but vous venez d'accomplir ce pèlerinage à la fontaine sacrée ? »

Elle leva les yeux timidement, une rougeur légère colora son visage.

« C'est que, fit-elle, intimidée, j'étais venue là enfant avec mon père que j'ai eu la douleur de perdre voici peu de temps ; il ne manquait jamais le pèlerinage, et j'ai fait vœu à sa mémoire d'y revenir ainsi qu'il faisait lui-même de son vivant. » Et une larme, tremblant au bord de sa paupière, se détacha et coula le long de sa joue comme une perle de rosée.

(A suivre.)

GASTON VUILLIER.



UN « ROUMI » (PAGE 437).